

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

12h

Gare

Au début, une femme. Un serpent s'enroule autour de son bras.

Au début, un texte qui est la suite du texte du monde.

Au début, l'horizon tiré d'un trait. Une montagne apparaît puis disparaît sous le mouchoir.

Au début, des traces et des cercles : un arbre sans frondaison, un vélo aux roues sans rayons.

Au début, un nez, puis une tête, puis un corps, puis un sac à dos, puis un voyageur.

Des pancartes appellent à voter pour des noms,
pour un Oui ou pour un NON.
Sur l'une d'elles, un slogan :
« Osons une nouvelle dynamique »

La tête de la femme a été raccourcie. Les bras d'un homme dépassent derrière son corps. Au loin, un monstre sort de la forêt.

Le texte est bizarre mais familier. Il contient ses propres codes.

L'horizon est devenu lac. Des galets s'empilent. Les perspectives donnent des mâts, des centres commerciaux, des routes.

Les cercles se resserrent. Les doigts effacent. Le mot « scoop » apparaît sur une façade.

Le voyageur a été rejoint par d'autres voyageurs. Un photographe s'échappe du groupe. Un homme qui ne voyage plus attend sur une pierre.

Un groupe de scouts passent.

Des enfants ouvrent la bouche.

Un homme porte un sac sur lequel il est écrit :

« Y a pas »

Un passant hurle « Il faudrait enlever ces putains de panneaux de votations de merde ! »

Vevey, le 13 juin 2015 (MH)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

15h

Gare

Les fonds se remplissent. Le noir l'emporte sur le blanc.
Sur ma page aussi. Les mondes se peuplent de femmes,
d'hommes, d'animaux et d'objets.

Un dessinateur dit qu'il se laisse guider par le trait.
Suivons son exemple : je laisse mon stylo me guider. Il
m'emporte sur des routes sinueuses qui se terminent en
queue de fourchettes. Sur le chemin, je rencontre des
corps recrachés par les fonds lacustres : une femme sans
bras, une femme-tronc, des géants qui éructent des
phylactères.

La femme-tronc a un sein en forme d'étoile. Elle me
regarde quand je recouvre mon corps de crème pour me
protéger des rayons du soleil. Je brûle mais elle revient
de l'enfer.

Pour nous parler, nous utilisons des idéogrammes vivants
qu'aucun Champollion ne saurait déchiffrer ; car, quand
les mots s'échappent de nos bouches, ils sont colorés du
ras de la pelouse et du reflet des montagnes dans le lac.

Les serpents sifflent sous la surface, les sirènes à la
langue fourchue nous attirent.

Laissons-nous engloutir sous les couleurs du monde.

Vevey, le 13 juin 2015 (MH)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

17h

Gare

Au pays des lignes, Victor écrit :

*« suivre la solitude des courgettes à l'huile de coudre »,
« grogner après les chaussettes en sucre de canne à
moudre »*

Les chaussettes grises de Victor dépassent de ses chaussures noires. Les stylos de couleur qui ont servi à écrire les contrepèteries sont éparpillés à ses pieds, à même la pelouse.

Antoine a enlevé son t-shirt. De l'autre côté du panneau, Margaux a retroussé son pantalon. Si Antoine met le genou à terre, son torse continue les jambes de Margaux.

Il repasse au feutre noir sur les traits de crayon gris ; elle colorie des plages et des visages.

Il ramollit les enseignes et les bâtiments ; elle remplit là où il y avait du vide.

Thomas fractionne le monde. C'est la chute des corps et la lutte des mots. Vachette, tablette, fleurette et encore tablette. De rosette.

Jean-Michel ne s'appelle pas Jean-Michel. C'est un nom d'artiste. Il ne veut sans doute pas être reconnu. Il revient peut-être de la guerre, une bombe de peinture à la main, le pinceau entre les dents. Il a démembré des corps et pulvérisé des ciels.

J'apparais dans un coin, une plume à la main. Au pays des lignes, je suis un nain.

Vevey, le 13 juin 2015 (MH)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

12h

Hôtel de Ville

À sa sortie de la gare, on lui explique qu'il faut prendre la première à gauche, après le Starbucks, s'engager dans la Rue du Simplon et la suivre jusqu'à ce que la vénérable bâtisse de l'Hôtel de Ville surgisse sur sa droite. À l'évocation du Simplon, il pense qu'effectivement, il s'agit bien aujourd'hui de gravir un col de première catégorie. Et cette pensée accompagne son pas, dans le silence matinal que brise à intervalles réguliers le cliquetis bien huilé des vélos de course : journée de congé, sortie hebdomadaire, les cyclistes cachent leur plaisir derrière casques multicolores et lunettes années quatre-vingts. Il prend leur roue, il profite de l'aspiration, cela accélère dans sa tête.

Au numéro treize de la rue, il lève la tête. Une plaque indique que Fiodor Dostoiévski « vécut et travailla dans cette maison en 1868 ». Voilà un exilé de plus, se dit-il, mon ancêtre, un type qui est obligé de vadrouiller à travers le monde, le feu dans le dos, jusqu'à ce que mort s'en suive. Sur la plaque, il est inscrit « 1821-1881 », rapide calcul : il lui reste donc treize ans à vivre. Au carrefour suivant, il se retrouve nez-à-nez avec l'écriteau qui annonce le Tribunal d'arrondissement. De l'autre côté de la rue, la façade interminable de la Préfecture : comment parvient-on à écrire *L'Idiot* quand son bureau donne sur une telle masse de pierre ?

Une dernière enseigne signalant l'État civil et le voilà qui débouche sur la place de l'Hôtel de Ville. Il

n'aperçoit pas tout de suite la bâtisse que des panneaux blancs, installés sur le pavé gris, dissimulent. On se presse tout autour des panneaux. Une femme est agenouillée, une ribambelle de mains, paumes grandes ouvertes, se dressent au-dessus de ses cheveux que recouvre un voile jaune. Le panneau blanc voisin est lui déjà presque rouge, et le rouleau à peinture poursuit son oeuvre.

Il contourne la petite troupe, gravit les six marches pour atteindre l'Office de la population. La porte est surplombée de plusieurs drapeaux qui indiquent la vigueur symbolique des lieux. Passé le seuil, il lui faut un instant avant que son oeil ne se fasse à l'obscurité et distingue l'ombre du guichet au fond du hall. Sérieux, presque triste, l'employé l'attend derrière une vitre protectrice : la décision est négative, pas d'autorisation, pas de papiers.

Il s'en retourne donc en silence sur la place. La femme est toujours à genoux, une autre se plaint du soleil qui tape. Elle n'a pas de chapeau, elle dit : « Et si je dessinais un chapeau : il va peut-être apparaître ! ». Les mains continuent à jaillir du sol, paumes grandes ouvertes, la frustration en lui grandit, il n'a pas ces maudits papiers. Alors soudain, une idée : et s'ils finissaient enfin par apparaître sur les panneaux blancs qui dissimulent l'Hôtel de Ville ?

Il s'assied sur les marches, à l'ombre, s'allume une cigarette et attend.

Vevey, le 13 juin 2015 (BP)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

15h

Hôtel de Ville

Le temps a passé, le soleil a traversé une partie du ciel et ses rayons inondent maintenant les marches de l'Hôtel de Ville. Il sent sa peau qui commence à brûler et regarde avec envie les dessinateurs - comment appeler les membres de la petite troupe sinon par ce qu'il font, dessiner ? - que protègent des parasols couleur crème sur lesquels est inscrit à quatre reprises le mot *PictoBello*.

Le panneau rouge s'est transformé en lac sanguinolent duquel émerge une silhouette imposante, un géant occupé à cracher une multitude de poissons volants. L'espace d'un instant, aveuglé par le soleil, il croit apercevoir les poissons qui atterrissent sur la place de l'Hôtel de Ville et qui agonisent sur les pavés brûlants en se débattant. Il cligne des yeux : non loin, les mains gardent les paumes grandes ouvertes mais au-dessus, l'espace reste désespérément blanc. Toujours pas de papiers auxquels se cramponner : il pense que dessiner prend quand même beaucoup de temps.

Il n'en peut plus d'attendre et il décide de faire le tour du pâté de maisons. À l'entrée de la Rue du Lac, encore des affiches : *Moderniser notre ville, Créer 96 emplois, puis Moins de biens, Plus de liens*. Pour passer le temps et oublier les papiers, il prend soin encore de déchiffrer : *À la question Acceptez-vous la décision du Conseil communal du 6 novembre 2014 d'adopter le préavis n°23/2014 relatif au plan de quartier « Avenue de*

Savoie », tel qu'amendé ?, Répondez Oui ! Il s'engage ensuite dans la Rue du Lac, passe au numéro 12 devant la plaque d'un Docteur en droit - Avocat qui s'est installé au premier étage, puis prend à droite la Rue du Centre. Au Café du Centre, il s'installe pour commander une eau gazeuse : la fraîcheur de la salle endormie a baissé pavillon, la touffeur de la rue se répand par la porte ouverte.

Retour sur la place par la Rue du Simplon. Stupeur : l'Hôtel de Ville a cessé de se dissimuler derrière les panneaux blancs, il colonise l'espace, il se répand et se détache maintenant au centre d'un des dessins, point de fuite possible.

Vevey, le 13 juin 2015 (BP)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

17h

Hôtel de Ville

Point de fuite possible ? Pas si sûr. Après tout, non loin de la réplique de l'Hôtel de Ville, sur son lac rouge, le géant est passé au vert et les poissons volants, eux aussi de couleur verte, sont maintenant dotés d'un œil noir. Les dessins se transforment encore, l'espoir n'est pas mort.

Il franchit le mur de dessins et retourne s'installer à sa place, sur les marches de l'Hôtel de Ville. La fin d'après-midi approche, une légère brise s'est mise à souffler. Elle fait danser les drapeaux au-dessus de sa tête, chanter les mâts qui piquent la façade ; elle nettoie aussi ses yeux gavés de chaleur.

Et la brise ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. La forêt de mâts continue bien sûr à se tendre dans le vide - toujours pas d'autorisations de séjour à l'horizon -, mais sur le panneau voisin, ornée de légères dentelles, une ronde montgolfière commence à prendre ses aises. La toile frémit sous l'effet du vent, le trait de crayon se fait moins net.

Toute son attention se concentre à présent sur l'engin dont la voile gonfle et lentement déborde de la surface du dessin. Déjà, affublée de sa dentelle qui valse dans les airs, l'enveloppe noire et blanche déferle sur la place de l'Hôtel de Ville. À ses pieds, la nacelle frotte les pavés

dans l'attente de ses passagers.

La quête touche à sa fin. Il se lève pour répondre à l'invitation et prend place dans la nacelle : il embarque. À peine la montgolfière a-t-elle quitté le sol que la chaleur se dissipe. Lentement, la place de l'Hôtel de Ville se transforme en un petit carré que strient les panneaux des dessinateurs, la bâtisse officielle se ratatine, l'oeil ne distingue même plus les drapeaux sur sa façade. Le bleu du ciel vient enrober la montgolfière, la bataille des papiers est terminée.

Vevey, le 13 juin 2015 (BP)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

12h

Place du Marché

Depuis la fenêtre de sa chambre, qu'elle prend soin de soigneusement fermer pendant la nuit, Alix aperçoit le Cep d'Or où elle n'a jamais déjeuné et les cycles Colin. Les turquoises du lac attirent son regard. Ils s'affalent en deux bandes horizontales de teinte différente. Elle a le sentiment de pouvoir enfoncer ses doigts dans la couleur. Il suffit de tendre la main. Elle ne la tend pas.

Elle laisse Zouzou son pingouin en peluche - celui qu'elle dissimule en toute hâte sous son lit lorsqu'il lui arrive de ramener un homme, une aventure d'un soir, chez elle - bien en évidence sur le lit et le regarde longuement avant de refermer la porte.

Sur sa table de nuit, *Albertine disparue*.

Lorsqu'elle traverse la Grenette, elle repense souvent à ce voyage ailleurs. Les sons, les couleurs, les odeurs, tout cela était si différent. Hier était différent. Tout simplement.

A mi-chemin entre la Grenette et le bas de la place du Marché, elle est prise d'un frisson, et se retourne brusquement. Un couple anglais approche. Ils sont vêtus de blanc. La femme se mordille la lèvre supérieure. *Sorry we...* Alix n'entend pas la suite de leur demande car elle aperçoit au loin des circonvolutions grises et noires qui obstruent le ciel. Elle presse le pas.

Pourquoi Babette ne fait-elle pas de crêpes aujourd'hui ?
Alix avance les narines à la recherche de l'odeur. Il n'y
a pas d'odeur. Les circonvolutions en revanche gagnent du
terrain.

Le couple anglais se rapproche d'elle. Ils bougent les
lèvres mais elle n'entend pas ce qu'il disent, trop
absorbée par ce qu'elle voit : ils tiennent une laisse, au
bout de la laisse, il y a un collier.

Mais au bout du collier : il n'y a rien.

Vevey, le 13 juin 2015 (FM)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

15h

Place du Marché

Alix alors regarde autour d'elle : où sont-ils tous passés ? Le sol est jonché de détritrus, feuilles de salade, morceaux de fruit, sachets de plastique... Un homme, égaré, ébahi, ébaubi, est immobile. Son habit est d'un autre temps, son angoisse est bien contemporaine. Il est perdu. Alix court vers lui. Elle reconnaît Jean-Jacques. Il répète : *mon chien, mon chien...*

Alix reprend sa course et se heurte à un mur de briques ; des pans de murs entiers ont volé en éclats. Elle remarque que les façades des maisons sont rouges. Rouge crainte. Rouge fin du monde. Alix s'arrête. Alix repart. Alix est hors d'haleine. Alix tombe. Alix à genoux. Alix parmi les centaines de laisses orphelines. Sur le sol.

Alix d'une main protège ses yeux et les relève, de l'autre s'appuie sur le sol, voit le soleil vert, le soleil qui éclaire la tour. L'ombre projetée sur le sol est celle d'une croix. La végétation folle serpente autour des tours des maisons rouges, des dix-huit piliers de la Grenette. Entoure, asphyxie.

Des automates au visage lisse et indifférent promènent, perchés sur de grandes échasses à roulettes automatisées, de minuscules réceptacles d'un jus gazeux et étrangement coloré. Leur ballet impavide dessine des traits, des zébrures, des maculatures. Alix veut vomir.

Un bruit haletant et profond surgit alors d'au-delà des montagnes, d'au-delà des turquoises, d'au-delà des rouges, des gris, des pointillés, des hachurés, des quadrillés, des cercles et des droites, des perpendiculaires et des horizontales : ce bruit.

Les chiens.

Vevey, le 13 juin 2015 (FM)

Caractères

mobiles • kiosque littéraire •

www.caracteresmobiles.ch

17h

Place du Marché

Des chiens couleur de feu, des chiens couleur feuille d'automne, des chiens couleur de citrouille, de carotte, de courge, des chiens marmelade à l'abricot, à l'orange, occupent l'entier du ciel, flottent, planent, nagent, étirés dans le ciel d'été, produisant de grands glapissements de joie et d'allégresse. Ils enterrent leur laisse dans une danse folle et légère.

Tour à tour, ils redessinent les contours du ciel et réinventent la splendeur des nuages. Ils se bousculent et s'agitent, laissent dans l'horizon des images nouvelles, puissantes. Leurs corps agiles virevoltent comme autant de formes imaginées comme autant de mots et de vers et de textes et d'envies et d'espoirs et de cris qui disent tous la même histoire.

Alors Alix lève les deux bras vers le ciel et tourne sur elle-même, danse comme jamais elle n'a osé le faire, elle rit et sa tête tourne, elle est ivre de la force libératrice des chiens sans laisse et sans collier, elle goûte et boit et s'imprègne de ces cent teintes orangées, du rythme imposé au ciel par les bêtes folles, les bêtes sublimes, les bêtes libres.

Puis Jean-Jacques la rejoint, de sa poche dépasse un titre, *Albertine retrouvée*.

Il lui prend la main, il l'embrasse sur la tempe. Ils traversent ensemble la place du marché sous le ciel orange

et les rayons verts du soleil, l'ombre de la croix a disparu. Se dévêtissent. D'abord les chaussures pour mieux franchir la barrière de rochers, puis le reste. Alors ils plongent dans les eaux turquoises et disparaissent.

Vevey, le 13 juin 2015 (FM)